

## **D'un signifiant qui ne peut prendre corps**

Anne Joos de ter Beerst

(171) Il est de ces rencontres qui laissent des traces. Des traces à reprendre pour les faire advenir sur la page, dans une élaboration qui se poursuit bien après l'instant de la rencontre.

La scène a lieu dans une maternité où l'on me demande de voir une jeune femme éplorée après la perte d'un deuxième enfant à vingt semaines de gestation. Cette visite a lieu, non à sa demande, mais à celle du médecin – gynécologue, affecté par la douleur de cette mère et interpellé par cette deuxième grossesse qui comme la première se termine en fausse-couche.

Sa douleur est vive et dès ce moment elle dira sa révolte. Au terme utilisé pour signifier son état : une fausse-couche. Ce « faux, de quel faux s'agit-il ? A qui la faute ? ». Pour elle cela résonne comme si elle n'avait pas accouché. Quelle légitimité donner à ce chagrin ? « Un chagrin non reconnu, poursuivra-t-elle, les autres oublient très vite ». Quels Autres ? Ils sont à situer « du côté de mon père » puis elle parlera des grand-mères, des tantes et des cousines. Le fond de sa révolte trouve là son siège, pour elle pas de reconnaissance du côté de son père.

Après cet unique entretien je n'entendrai plus parler d'elle jusqu'à ce qu'elle (172) reprenne contact, quelques mois plus tard pour un « travail » qui cette fois pourra se déployer davantage. Dans l'après-coup je pus comprendre que l'amorce de ce travail s'était engagé autour

de « ces autres qui oublient trop vite ». Elle n'oubliait pas, ne pouvait oublier une autre souffrance en amont du chagrin qui l'envahissait à la suite de la perte de ces deux bébés. Toute une souffrance d'enfance demeurée enkystée. L'image d'un père tendrement aimé mais tout également farouchement haï lui barrait le passage à la maternité vivante.

« Il ne s'est jamais soucié de moi. *J'ai jamais eu envie* que mon père connaisse mes enfants. »

Etonnante négation dont une partie est élidée dans son énonciation même. Nous pourrions d'ailleurs l'entendre comme une dénégation par laquelle elle signe là son ambivalence. Ce « ne », tombé aux oubliettes, fait surgir à son bord la dimension inconsciente de son désir, le réel de sa question. Celle d'une descendance impossible par défaut de reconnaissance.

S'il est habituel de placer le père du côté de l'agent de la reconnaissance, du côté de celui qui nomme l'enfant et lui assure un lieu, ne faut-il pas rappeler qu'un deuxième moment est nécessaire aux fins d'entériner cette reconnaissance. Ce moment est celui qui fait suite à la traversée de l'Œdipe. C'est le temps du sujet qui choisit en quelque sorte d'adhérer ou non à la signifiante phallique<sup>1</sup>. Le refus, la mise à distance de cette signifiante phallique aura pour conséquence le déplacement de l'impossible. Un impossible qui dès lors semblerait délié de la loi qui le fonde, faute de représentant reconnu (par le sujet ou par son environnement premier) valable. Un impossible qui semblerait évidé de sa fonction de structure et qui prendrait alors les allures de la tragédie que nous connaissons.

L'impossible rabattu à une incapacité ou un empêchement, c'est ainsi qu'il sera interprété par les médecins de la procréatique.

A d'autres moments, ce seront les enfants qui seront dits impossibles.

Rappelons que le manque de reconnaissance dont le névrosé, et plus particulièrement l'hystérique, se plaint est à mettre du côté d'un manque imaginaire. Ce qu'il réclame, c'est une reconnaissance centrée sur la question du (173)moi : « Qu'il me reconnaisse en tant que moi ». Cette revendication est adressée au père et à ses représentants : s'il était mieux ou autrement reconnu, il irait ou fonctionnerait mieux. Bon nombre des plaintes entendues en institutions, mais paradoxalement peu adressées là où elles pourraient être entendues, sont de cet ordre-là. Tout autre est la reconnaissance introduite par la fonction paternelle qui est avant tout

---

1. C'est en référence à un article de Ch. MELMAN, intitulé « Comment devient-on névrosé ? », que j'utilise ce terme qui traduit bien le sceau, la marque que le signifiant trace au corps. In *Le Bulletin Freudien*, n° 18, Mélanges cliniques, 1991, pp. 7 à 24.

symbolique, laissant au sujet un vide parfois vertigineux où il pourra se dire.

Dans la cure, le passage du père imaginaire aux Noms du Père suppose une déprise de l' image aimée ou haïe au profit d'un nouage dans une alliance symbolique. Un passage qui se marque aussi dans les déclinaisons du temps, dans la bascule du conditionnel passé (ou le plus-que-parfait du subjonctif !) au futur antérieur, du « père que j'aurais voulu avoir » au « père que j'aurai eu ».

La fécondité humaine peut s'entendre comme « le fruit d'une nodalité qu'effectue la rencontre signifiante »<sup>2</sup> selon M-M. Chatel. C'est à croiser des signifiants entre un homme et une femme que peut surgir un nouveau signifiant, un nouveau-(signifiant)-né qui pourra ou non prendre corps. Tout comme la fécondité, la gestation sera, quant à sa suite, soumise aux aléas du désir inconscient.

Dans la discorde qui frappait, pour cette patiente, son rapport à son père, la douleur et la souffrance se confondaient au point de lui interdire d'enfanter du vivant. La dys-corps-de, pourrait-on écrire. La douleur d'aimer prise au corps. Ainsi, aux croisements de ses désirs, celui d'avoir un enfant, celui d'avoir un père, quel signifiant ne pouvait donc prendre corps ? C'est à son père qu'elle adresse la requête d'une reconnaissance mais c'est au père, aux Noms du Père, qu'elle en appelle afin que cesse la répétition infernale et folle d'un enfant pour la mort. Afin donc que s'inscrive un inter-dit, lui permettant de conjuguer la filiation et la maternité sur un mode moins incestueux.

Quant aux dires à l'hôpital, il est vrai que nous aurions pu en rester là, au niveau de son chagrin débordant, lui donner du sens et du réconfort tel que bien souvent cela se passe à l'hôpital. Le passage du psy pour alléger la souffrance. Dans la confusion des souffrances (celle des soignants, celle du médecin, celle de la patiente, celle des familles...), le psy pourrait être tenté de vouloir tantôt (174)supprimer, tantôt adoucir toutes ces souffrances. Aujourd'hui on dit gérer<sup>3</sup>. Ce faisant, il agira selon les mêmes logiques médicales ou soignantes et n'offrira qu'un écho aux dires de la patiente, sans lui permettre aucun déplacement du côté de ce qui « cause » pour elle son « dys-corps » du côté de l'inconscient. Le risque de venir suturer, même provisoirement, ce qui par ce corps pris aux rets de la maternité tend à se dire est grand. Bien différente sera l'inter-vention (au sens de venir entre, venir occuper

---

2. M-M. CHATEL, *Malaise dans la procréation*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 24

3. Cf. *Dictionnaire historique de la langue française*. Gérer (gerere en latin) signifie porter sur soi, prendre sur soi, et aussi administrer quand il s'agit de biens. D'où gestion et même gestation. Étrange retour du porter sur soi.

une position tierce)de l'analyste qui ne peut qu'inviter à un dire subjectif, « en vue de délier le sujet des enchaînements qui le retiennent loin de sa source d'énonciation »<sup>4</sup>.

Aujourd'hui elle n'est ni patiente ni impatiente, mais tente de combiner sa vie de femme à celle de mère de deux autres enfants dont les noms sont pétris de bien d'autres signifiants.

---

4. Cl. RABANT, *Inventer le réel*, Paris, Espace analytique, Denoël, 1992, p. 33.